

**LA CAMPAGNE
DES ARDENNES**

1944-1945

À Monique,
pour son indomptable courage.

LA CAMPAGNE DES ARDENNES

1944-1945

Émile Engels

Racine



Sommaire

Préface	9
DE LA NORMANDIE AUX ARDENNES	11
L'ARDENNE ET L'OESLING	19
LA SITUATION DE L'ALLEMAGNE et le plan de Hitler	25
LA SITUATION DES ALLIÉS à la mi-décembre 1944	33
LES DERNIÈRES HEURES avant l'heure H	39
LA TEMPÊTE SE LÈVE 16 décembre 1944	45
LES OPÉRATIONS SPÉCIALES 17 - 25 décembre 1944	59
DEUX MÔLES CANALISENT LA MARÉE ALLEMANDE	65
LA PERCÉE DE LA 1^{RE} DIVISION BLINDÉE SS 17 - 25 décembre 1944	75
LA 5^e ARMÉE BLINDÉE ALLEMANDE ENTRE DEUX BRISE-LAMES 17 - 22 décembre 1944	85
LE SOLEIL D'AUSTERLITZ 23 - 27 décembre 1944	99
TORNADE SUR LE PLATEAU DE BASTOGNE 28 décembre 1944 - 4 janvier 1945	117
L'OFFENSIVE GÉNÉRALE ALLIÉE VERS L'OURTHE 3 - 17 janvier 1945	129
RETOUR DES ALLEMANDS À LA LIGNE DE DÉPART 17 janvier - 6 février 1945	141
LES COMBATS SONT TERMINÉS. D'autres commencent... ..	151
Organisation des unités militaires	160
Organisation des armées de terre allemandes	161
Organisation des armées de terre américaines	161
Index alphabétique des noms propres	162
Bibliographie	165







Préface

Le visiteur qui arpente aujourd'hui les merveilleux paysages de nos Ardennes rencontre fréquemment des vestiges des combats qui ont ravagé la région au cours de la phase finale du second conflit mondial. C'est ici une borne marquant l'avance extrême de l'offensive improprement baptisée von Rundstedt, là une plaque du souvenir apposée par une association de vétérans, un char allemand abandonné au cours de la lutte ou un tank américain conservé pour honorer ceux qui apportèrent la libération.

Il ne peut échapper au promeneur qu'un affrontement gigantesque s'est déroulé ici. Sa découverte sera d'autant plus passionnante qu'il disposera d'un ouvrage présentant clairement l'ensemble des combats et situant l'importance des enjeux, tout en conservant au récit la richesse de sa dimension humaine.

Ce livre, nous le saluons particulièrement parce qu'il réunit judicieusement la compétence de l'officier professionnel, le lieutenant-colonel Émile Engels, avec l'émotion de celui qui, au seuil de l'adolescence, a vécu personnellement ces heures sombres. Enfin, tout passionné qu'il soit par le sujet, l'auteur ne s'en révèle pas moins un historien précis et rigoureux.

Voici donc une excellente lecture que nous recommandons à tous ceux qui, et ils sont nombreux, s'intéressent à cet épisode crucial de notre histoire. Un merveilleux outil aussi à emporter sous le bras pour découvrir le théâtre de ce qui fut la campagne des Ardennes.

Luc De Vos
Professeur émérite e. r. de l'École royale militaire

La ville de Clervaux dévastée lors des premiers jours de la bataille voit les immeubles rescapés flamber ou s'effondrer lors des combats de retraite des Allemands en janvier 1945.

Un char allemand *Mark V Panther* érigé en monument à Houffalize.



DE LA NORMANDIE AUX ARDENNES

La Libération

Lorsque, le 22 août 1944, les canons se turent autour de la poche de Falaise (Normandie), Hitler avait déjà tracé sur la carte le nouveau front de l'Ouest. Le front passait au nord d'Anvers, suivait le canal Albert, incluait un tronçon de la ligne Siegfried longeant les frontières belge et luxembourgeoise, suivait la Moselle française et enfin, les crêtes des Vosges. 300 000 travailleurs entreprirent de remettre le mur de l'Ouest en état de défense. Mais, déjà, Hitler avait une autre idée...

Pour les Alliés, il fallait atteindre et franchir la ligne Siegfried avant que les Allemands ne s'y établissent en force. Le général Dwight D. Eisenhower n'attendit pas que la poche de Falaise soit éradiquée pour lancer les armées disponibles vers le nord-est et l'est. Après le 22 août, il découpla la totalité de ses deux groupes d'armées (le 21^e anglo-canadien au nord et le 12^e américain au sud) qui, opérant conjointement avec des forces aériennes, ressuscitèrent la guerre éclair. Les Alliés eurent avec des unités allemandes des accrochages sérieux. Là où la Résistance mena la guérilla, les Allemands ripostèrent par des actions de représailles sanglantes. Mais rien ne put arrêter l'élan de la machine de guerre alliée.





Bijou confectionné après la Libération. Il porte l'inscription *J'attends mon mari* et est destiné aux libérateurs un peu trop... conquérants.

Invitation à une soirée dansante donnée par un bataillon topographique de la force aérienne américaine en garnison à Virton.

Bijou ciselé dans le mica provenant du pare-brise ou d'un hublot d'un avion allié abattu.



Paris fut libéré le 25 août, Bruxelles le 3 septembre et Luxembourg le 10 du même mois. Le 4, le 21^e groupe d'armées, comprenant la 2^e armée canadienne et la 1^{re} armée britannique sous le commandement du maréchal Montgomery, libéra Anvers et son port. Au 12^e groupe d'armées US (lieutenant général Omar N. Bradley), les troupes atteignirent l'Our au nord de Vianden. Le 11 septembre, une forte patrouille du groupement blindé R de la 5^e division blindée pénétra en territoire allemand, à Stolzenbourg. Elle trouva les forts de la ligne Siegfried inoccupés. À son retour, la nouvelle de « l'invasion de l'Allemagne » par les Alliés fut diffusée dans le monde entier.

Le 14 septembre, un bataillon de la même division franchit l'Our à Wallendorf. Il se heurta à une défense farouche. Après une semaine de combats meurtriers, le commandant de la division replia ses troupes. Les localités de Vianden, Echternach, Grevenmacher et Remich ne connurent que par ouï-dire les manifestations enthousiastes de la Libération. Sous le feu des ouvrages de la ligne Siegfried, elles se trouvaient dans le no man's land. Les Américains entrèrent dans Remich le 28 septembre 1944, à Grevenmacher le 6 octobre 1944.

Les populations firent un accueil triomphal aux libérateurs et aux membres de la Résistance. Ce sentiment de plénitude n'était pourtant pas partagé par tout le monde. Quantité de familles comptaient parmi leurs membres des victimes de la guerre. Leur bonheur était assombri par une souffrance indicible.

Les échos de la fête s'estompèrent. Malgré l'intense sentiment de liberté, des séquelles de la guerre subsistaient mais, c'était connu, la puissance des armées alliées allait mettre fin à la guerre dans les tout prochains mois.

(À gauche) À Visé, une colonne du 117^e régiment d'infanterie américain passe sous une guirlande proclamant *Gloire et Honneur à nos libérateurs*.

Le 10 septembre 1944, le 110^e régiment de la 28^e division d'infanterie traverse Bastogne. Annie Lebrun, sur le capot d'une jeep, vit un moment mémorable.

Le 10 mars 1945, le maréchal Montgomery remet la *Military Cross* au lieutenant Roger Dewandre, commandant de l'escadron de reconnaissance de la brigade belge du colonel Piron. Cette brigade a libéré une zone allant de la Normandie à la frontière des Pays-Bas.

Fantassin américain offrant une friandise à une petite fille d'Asselborn.

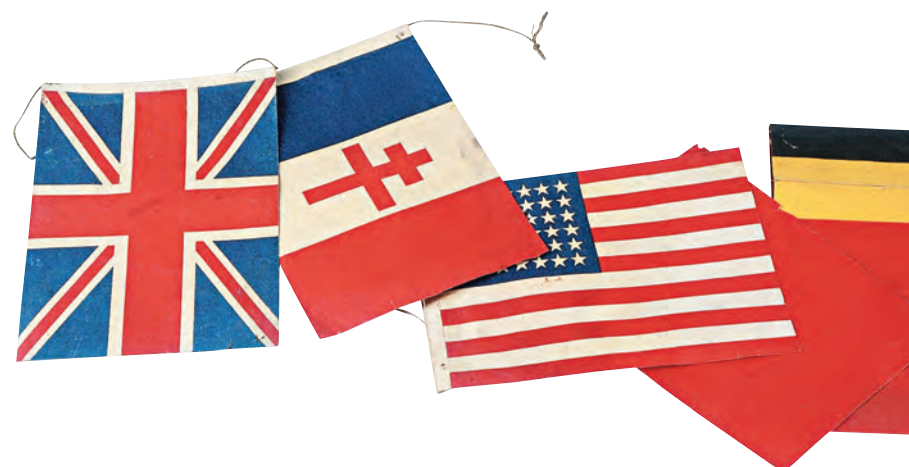
(Pages précédentes) Une unité de la 5^e division blindée américaine en progression vers l'Allemagne. Cette division libère la ville de Luxembourg le 10 septembre 1944.

Aux environs de Mabompré (Houffalize), des soldats du 22^e régiment d'infanterie US sont transportés par un chasseur de chars *M-10*. Quelques kilomètres plus loin, deux de ces hommes seront grièvement blessés lorsque le blindé sautera sur une mine.

Une rangée de dents de dragon de la ligne Siegfried (ici près de Montjoie). Cette position fortifiée s'étend le long de la frontière Ouest de l'Allemagne depuis la Suisse jusqu'à un point à hauteur de Nimègue. Elle comprend une ou plusieurs lignes d'obstacles antichars et un nombre très élevé de *blockhaus*.

Semi-chenillé allemand surchargé participant à la retraite générale vers la ligne Siegfried.

Drapelets d'une guirlande qui décora Joubiéal pour accueillir les libérateurs.



La prise du port d'Anvers et le dégagement de l'estuaire de l'Escaut

Pour les Alliés, la prise et le fonctionnement du port d'Anvers étaient essentiels. L'approvisionnement du front exigeait au moins un grand port. La sauvegarde des installations portuaires par la Résistance et la prise par les Britanniques de la zone avec ses quarante kilomètres de quais presque intacts fut un véritable présent du ciel. Pour ouvrir le port aux navires, il fallait cependant encore débarrasser les rives de l'estuaire de l'Escaut et les îles des défenseurs allemands. L'arrivée des renforts et des matériels constituerait alors pour les unités en ligne une véritable transfusion de sang.

Enfin, le 28 novembre, le premier convoi de bateaux entra dans le port. Depuis un mois explosaient sur l'agglomération et sur le port les premières bombes volantes allemandes V1 et V2. Des unités d'artillerie et des avions de chasse combattirent ce nouveau danger avec toute leur énergie. Dès la remise en fonctionnement du port, la région d'Anvers et celle au sud du sillon Sambre-et-Meuse furent converties en zones de dépôts avancés, avec une nette concentration dans la région de Liège, plus proche du front.

Le premier cargo allié, le *Fort Catarqui* battant pavillon canadien, entre dans le port d'Anvers le 28 novembre 1944.



À Anvers, d'énormes ravages sont provoqués par les armes V dans le quartier du Lombardvest et de la Randstraat.



René Dubusson, jeune Anversois

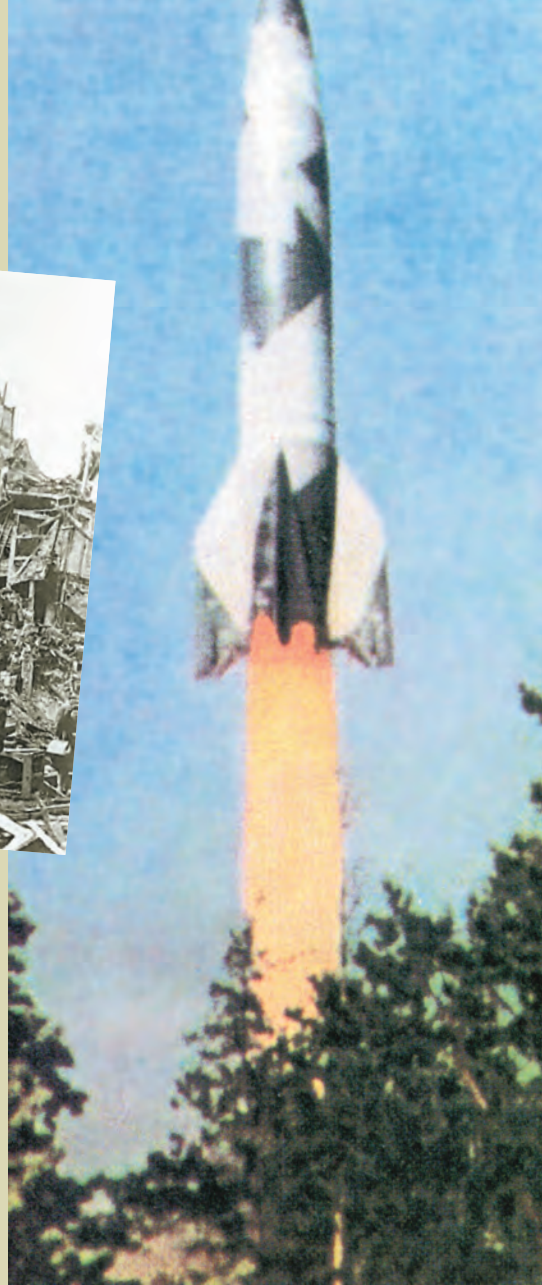
«Habitant au centre d'Anvers, j'ai vécu la libération de la ville et la prise du port par les Alliés le 4 septembre 1944. Pour nous, la guerre semblait terminée. Nous dûmes bientôt déchanter. À partir du 13 octobre, des bombes volantes tombèrent sur l'agglomération. Certaines faisaient des dizaines de victimes et détruisaient des dizaines de maisons. Les bombardements s'intensifièrent à partir du 28 novembre, jour de l'entrée des premiers *Liberty ships* dans le port. Les écoles furent fermées. Je travaillais à l'atelier de nettoyage à sec tenu par ma sœur. Quantité de soldats y apportaient leur linge. L'arme qu'ils portaient à l'épaule m'impressionnait fort. Parfois, ils me la laissaient porter un moment. J'étais très fier. Le danger guettait toutefois à chaque coin de rue. Quand un bruit de ferraille annonçait l'approche d'un V1, les rues se vidaient instantanément. Chacun se jetait dans ce qu'il croyait être un abri. Une forte détonation quelque part sur la ville: l'engin avait fait son lot de morts et de dégâts. Volant à une vitesse supersonique, les V2 explosaient sans avertissement aucun. En décembre 1944, je vis ainsi la mort en face. Un V2 explosa sur le bâtiment de l'Agence Maritime, sur le Meir. L'engin fit 27 morts et 45 blessés. J'en sortis indemne. À courte distance, une jeep américaine et son chauffeur étaient à demi ensevelis sous les décombres. Le soldat était mortellement blessé. Je ramassai son casque troué et je courus tout tremblant, à travers les nuages de poussière. Notre maison était distante d'une cinquantaine de mètres de là. Je tombai en pleurs dans les bras de maman...»

Les armes V1 et V2

L'abréviation «V» est l'initiale de *Vergeltungswaffe* qui signifie arme de représailles.

Le V1 était une bombe pourvue d'un moteur du type pulso-réacteur. Il était lancé à partir d'une rampe fixe, d'une rampe démontable ou d'un avion. Il volait à 550 km/h, emportant (pour le modèle standard) une charge de 850 kilos d'explosif à une distance maximum de 240 kilomètres. Il était programmé à l'aide d'un mécanisme qui interrompait l'alimentation du moteur. Il plongeait alors vers la cible. Les témoins entendaient la pétarade très caractéristique du moteur. Lorsque celle-ci s'arrêtait, il était urgent de se précipiter dans un abri. Pendant l'hiver 1944-1945, 1 009 V1 atteignirent Anvers (sur 8 696 tirés), 366 tombèrent sur Liège (sur 3 141 tirés) et 18 explosèrent sur Bruxelles (sur 151 tirés). D'une part, l'engin était peu fiable et, d'autre part, l'action conjuguée de l'artillerie antiaérienne et de l'aviation alliées en détruisit un nombre de plus en plus élevé.

Le V2 était une fusée supersonique, ancêtre des fusées spatiales. Elle était tirée à partir d'une remorque ingénieusement aménagée. Ce missile transportait 990 kilos d'explosif à une portée maximum de 350 kilomètres. Son vol culminait à une altitude de 40 kilomètres où sa vitesse atteignait 5 500 km/h. Le soir, on pouvait voir des V2, points rouges qui se déplaçaient sans bruit très haut dans le ciel. De jour, le V2 était invisible. Contre cette fusée, il n'y avait pas de défense possible. Elle était programmée pour tenir un cap déterminé. La programmation de la portée se faisait par interruption du combustible. Les personnes au sol entendaient soudain une énorme déflagration. La précision des V2 était très faible, mais son efficacité au but était redoutable.



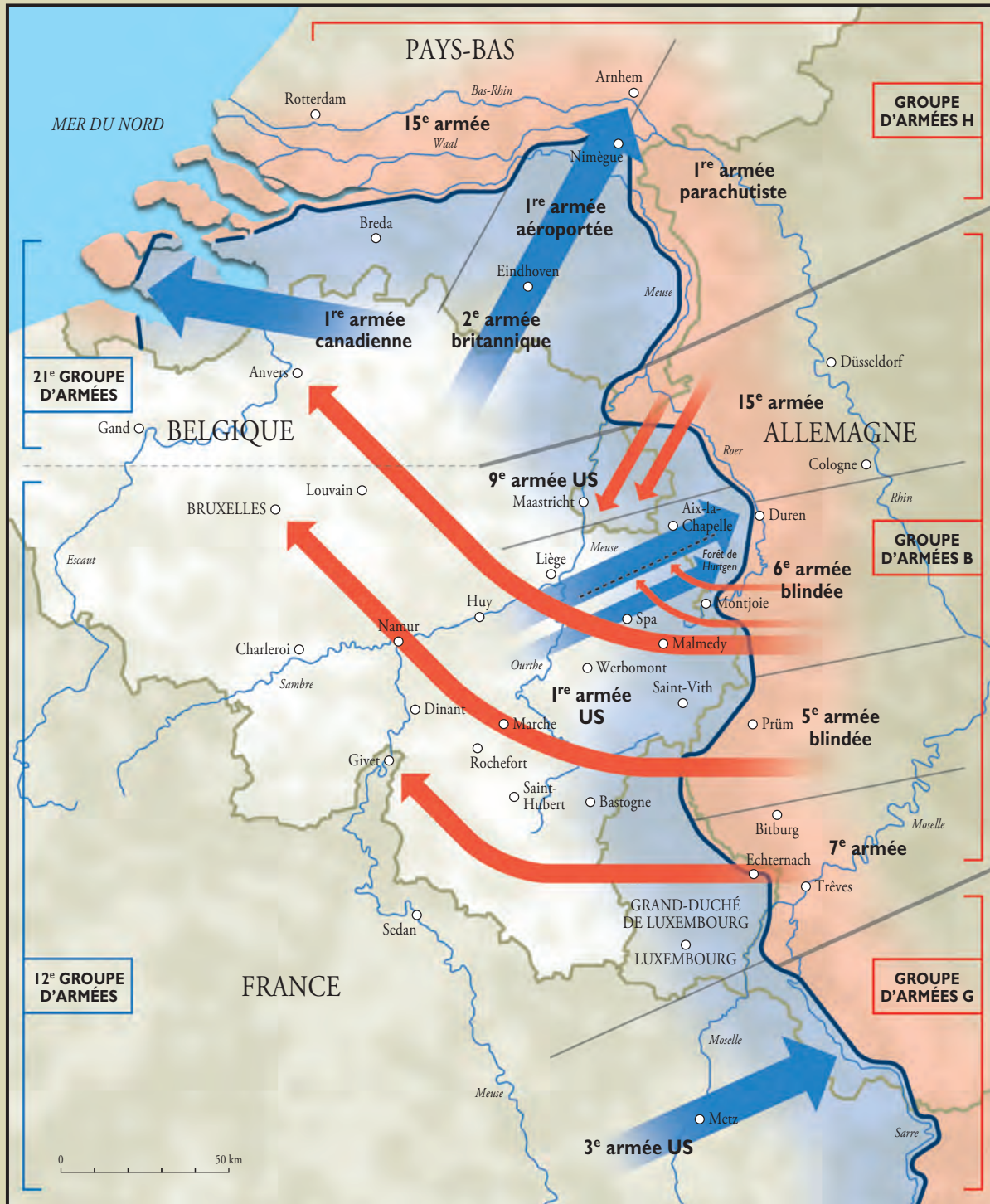
Dégâts provoqués par une arme V à Liège, place du Marché. Le dôme de l'église Saint-André est peu abîmé.

Les Alliés récupérèrent les fragments des V1 et V2 pour les étudier. Ce moteur est gardé par un soldat canadien.

Lancement d'un V2.

Un V1 est amené vers la rampe de lancement.

LES OFFENSIVES ALLIÉES D'AUTOMNE ET L'OBJECTIF DE HITLER



Offensives alliées d'automne 1944

À la fin du mois de septembre, la guerre éclair menée par les Alliés vint mourir au pied de la nouvelle ligne de défense allemande. Sur ces positions, les Allemands réagirent avec vigueur à toutes les attaques alliées. Au nord du port d'Anvers, à Arnhem, à Aix-la-Chapelle et en Lorraine, les Alliés s'aperçurent que l'ère des grandes chevauchées était terminée.

Étant donné la faiblesse des Alliés en hommes et en matériels, Washington recommanda à Eisenhower de passer à la défensive jusqu'en mars 1945. Le commandant du SHAEF (*Supreme Headquarters of the Allied Forces in Europe*) préféra maintenir la pression sur les Allemands pour les empêcher de masser des troupes en l'un ou l'autre point du front et de contre-attaquer à l'endroit qu'ils choisiraient. Les quatre offensives qui étaient en cours ou allaient démarrer sous peu poursuivraient ce but.

Au nord, la 2^e armée britannique attaquait pour border entièrement la Meuse.

Plus au sud, la 1^{re} armée américaine qui, avec son VII^e corps (général-major Lawton J. Collins), avait pris Aix-la-Chapelle le 21 octobre, devait établir une zone logistique dans les environs de Duren à partir de laquelle elle s'élancerait pour prendre Cologne. Cette bataille aspira vers le nord le V^e corps (général-major Léonard T. Gerow) basé initialement à la frontière entre le Luxembourg et l'Allemagne. Gerow fut bientôt engagé au sud du VII^e corps. Dans cette zone fortement boisée, les Allemands firent preuve d'un mordant extraordinaire. Le 10 décembre, les Américains bordaient partiellement la Roer. Ils ne pouvaient toutefois pas franchir la rivière car les Allemands, qui gardaient les barrages de la Roer supérieure, pouvaient à tout moment inonder la vallée. Il fallait donc au préalable s'emparer de ces barrages. Gerow serait chargé de cette mission.

Pendant ce temps, la 3^e armée du général Patton livrait en Lorraine de durs combats pour franchir la Sarre et percer la ligne Siegfried. La ténacité de la 5^e armée blindée allemande (général baron Hasso Eccard von Manteuffel) et les conditions météorologiques désastreuses retardèrent Patton. Il prévoyait cependant pour le 19 décembre une offensive de grande envergure.

Pour alimenter ces offensives, Eisenhower engagea la presque totalité de ses unités et prit un risque : le VIII^e corps, qui couvrait l'Ardenne-Oesling à l'est, tiendrait un front trois fois plus étendu que la normale. Deux raisons rendaient ce risque acceptable. D'une part, il n'y avait pas en Ardenne d'objectifs vitaux pour l'ennemi. D'autre part, le terrain montueux, compartimenté et coupé, détrempé par les pluies et bientôt enneigé et verglacé, constituait un facteur nettement dissuasif.

À la fin du mois de septembre, les armées du Reich n'avaient pas repris l'initiative des opérations mais elles contrôlaient cependant la situation tactique. Elles furent aidées par quelques hésitations du commandement allié dans la conduite des opérations. Pour reconstituer une réserve stratégique sous la forme d'une armée blindée, Hitler mobilisa tous les citoyens allemands entre 17 et 54 ans, et préleva des troupes dans la *Luftwaffe* et la *Kriegsmarine*. L'équipement et l'armement furent fournis par l'industrie habilement dirigée par le ministre Albert Speer.



De gauche à droite, le général-major Léonard T. Gerow, commandant du V^e corps US, le général Dwight D. Eisenhower, commandant suprême, et le général-major Lawton J. Collins, commandant du VII^e corps US.



Le maréchal Bernard Law Montgomery (à gauche), commandant du 21^e groupe d'armées anglo-canadien, en compagnie du lieutenant général Omar N. Bradley, commandant du 12^e groupe d'armées US. Durant la majeure partie de la campagne des Ardennes, ces deux officiers sont les subordonnés directs du général Eisenhower.





L'ARDENNE ET L'OESLING

Géographie des Ardennes et art de la guerre

L'Ardenne belge fait partie d'une vaste région naturelle appelée massif schisteux rhénan. Ce massif s'étend, du sud-ouest au nord-est, sur une partie de la France, de la Belgique, du Grand-Duché de Luxembourg et de l'Allemagne. À chaque sous-région du massif, les pays ont donné un nom. En France, on parle de la *Thiérache* et des *Ardennes*. En Belgique, on dit *Ardenne*. Le Grand-Duché de Luxembourg, dont le tiers septentrional est imbriqué dans le massif, donne à cette partie le nom d'*Oesling*. La frange de terrain juste à l'est de la frontière allemande est le *Schnee Eifel*. Vient ensuite l'*Eifel* qui s'étend jusqu'au Rhin. À l'est du Rhin, le massif schisteux rhénan constitue la partie occidentale d'un relief complexe appelé *Mittelgebirge* (Massif moyen). On notera que l'enclave française de Givet coupe l'Ardenne belge en deux parties. Pour conformer notre présentation aux définitions du géographe, le mot *Ardenne* désignera désormais l'Ardenne belge et le mot *Oesling*, l'Ardenne luxembourgeoise.

Le massif schisteux rhénan est tout d'abord caractérisé par un sous-sol primaire. Le socle est constitué à 80 % par des schistes, des grès et des quartzites. À l'époque considérée, toutes les maisons étaient bâties en schiste ou en quartzite. Les fermes et habitations les plus cossues avaient des murs d'une épaisseur d'un mètre et parfois plus. Leurs caves voûtées mettaient les réfugiés à l'abri des explosions, sauf de celles des bombes d'avions. Avec un minimum de préparation, chacune de ces maisons constituait pour les défenseurs une petite fortification. Dans un village type d'une cinquantaine de maisons, la poignée de « maisons fortes » formait un bastion difficilement prenable. Pour en chasser les défenseurs, les assaillants y boutaient généralement le feu.

Le massif schisteux rhénan est le plus souvent recouvert d'un manteau argileux imperméable qui, vu les nombreuses précipitations, donne lieu à des fagnes et à des zones marécageuses. En automne et en hiver, les unités blindées ne peuvent pas s'y déployer. L'assaillant, obligé de se déplacer sur routes, risque d'être arrêté pour un temps plus ou moins long par les barrages routiers ennemis. En tout terrain, les véhicules patinent ou s'embourbent, ce qui entraîne une consommation de carburant au moins double de celle sur route.

Sur les plateaux, la couche d'argile atteint jusqu'à 1,20 m d'épaisseur mais, dès que le sol est en pente, elle diminue très vite pour ne plus atteindre que 20 cm. Creuser une tranchée dans l'argile mouillée demande un effort intense, mais une énergie bien plus grande est exigée lorsque les outils rencontrent le sous-sol schisteux ou gréseux. Le combattant doit parfois ouvrir le sol en se servant de charges explosives.

L'ensemble Ardenne-Oesling dessine un triangle curviligne dont la limite orientale est la frontière avec l'Allemagne. La limite nord du triangle suit la courbe de niveau marquant l'altitude de 300 mètres. Le côté sud suit la courbe de niveau des 400 mètres.

La campagne des Ardennes sévit aussi au Grand-Duché dans la région d'Echternach, plaisamment appelée *Petite Suisse luxembourgeoise*. À cet endroit, le sous-sol est d'origine jurassique. Il se compose principalement de sable et de calcaire. Au fil du temps, les rivières y ont creusé des vallées aux versants très abrupts. Lorsque ces versants sont verticaux tels ceux de la vallée de l'Ernz Noire, ils forment, au sens géographique du mot, de véritables canyons. Les combats y prennent une allure particulière.

L'Ardenne-Oesling affirme aussi sa personnalité par deux bandes de forêts continues qui longent parfaitement les limites précitées. La bande nord est formée en particulier par les forêts de Saint-Hubert et par l'Hertogenwald. La bande sud comprend (d'ouest en est) les forêts de Nismes, Chimay, Herbeumont, Bouillon, Anlier, Wiltz et Vianden. À l'intérieur du triangle, les bois sont limités. On y trouve un nombre plus élevé d'essences à feuilles caduques.

Les bois de conifères dissimulent parfaitement les troupes, leurs installations et leurs matériels aux observateurs terrestres ou aériens. Le combat en zone boisée est particulièrement cruel car les éclats de bois arrachés aux arbres par les obus sont aussi dangereux que la mitraille.

En ruisselant sur les pentes argileuses, les eaux forment mille ruisseaux et rivières. Ces lignes d'eau compliquent les mouvements des défenseurs comme ceux des envahisseurs. En période hivernale, les crues ne permettent que rarement le franchissement à gué.



Fond d'une vallée dans la Petite Suisse luxembourgeoise (à l'ouest et au sud-ouest d'Echternach).

(Pages précédentes) Un obstacle de taille: la vallée de l'Ourthe. La vue est prise des environs de Bérisménil.

Les précipitations et la circulation intense transforment les chemins de terre en bourbiers où les véhicules s'enlisent profondément dans l'argile détrempée.

Creuser un trou de fusilier dans le schiste est un travail éprouvant.

